

— Eh bien, dit Nicolas avec un sourire, je serai soldat. Vive la France !

Le bon Michel l'embrassa pour ce mot plein d'élan ; puis il lui mit le doigt sur le côté gauche de la poitrine :

— Tiens ! dit-il, moi aussi j'ai mon idée, et mon idée me dit qu'un jour viendra où il y aura là quelque chose de rouge, comprends-tu ?

Michel Legrain, après le tirage, emmena Nicolas chez lui.

L'ancien brigadier n'était pas devenu fier en prenant l'épaulette : il vint, sans façons, souper chez Michel, et tous deux n'eurent pas grand-peine à consoler le jeune homme.

Celui-ci disait :

— Je ne partirai pourtant pas sans aller voir mes frères.

Le lieutenant tira sa moustache grise d'un air d'humeur :

— Vois-tu mon garçon, dit-il, tu es un peu comme un fruit sain qui s'est trouvé parmi des fruits pourris. Puisqu'on l'a mis à part, assez à temps pour qu'il ne soit pas piqué, il ne faut pas qu'il soit mêlé de nouveau à ceux qui le sont. Tes frères te recevront avec des injures ; il n'y a que ta sœur qui vaille quelque chose. Quand tu iras rejoindre, eh bien ! tu passeras par le Val et tu la verras.

— Mais enfin, insista Nicolas, vous ne voulez donc pas me dire comment mon père est mort ?

Le lieutenant fronça le sourcil ; mais Michel Legrain répondit :

— Si tu avais eu un bon numéro, je ne te l'aurais pas dit peut-être, mais à présent que te voilà soldat, autant vaut que tu saches tout. La fin terrible de ton père sera un bon exemple pour toi dans l'avenir, en te prouvant que lorsqu'un homme s'écarte une fois, c'est fini, il ne peut jamais revenir au droit chemin.

Le lieutenant eut un geste approbateur.

— Tu as raison, Michel, dit-il, autant vaut tout lui dire.

Nicolas se surprit à frissonner, car il prévoyait quelque chose de terrible, mais il attendit.

Alors Michel Legrain s'exprima ainsi :

— Tu sais ce qui s'est passé entre ton père et moi. J'avais tenu ma parole en me taisant, et le lieutenant que voilà te dira que je n'ai parlé qu'après sa mort.

— Oui, dit le lieutenant, mais je savais tout.

— Quand tu fus parti, reprit Michel Legrain, il se passa quelque temps sans que je le rencontrais...

« Ta sœur s'étant mariée, ton père et tes frères allèrent dans le Val. Ils y demeurèrent près d'une année, ne laissant ici que Martinet et ta mère. Au bout d'un an, ils revinrent à la suite de violentes discussions avec le beau-père et le mari de Mariette, et ils se remirent à braconner de plus belle.

« Une nuit, un garde reçut un coup de fusil dans sa casquette. On soupçonna ton frère Martinet, mais on ne put avoir des preuves. Le garde, confronté avec lui, ne le reconnut pas ou n'osa pas le reconnaître.

« Deux mois après, en revenant d'une tournée, avec le lieutenant que voilà, et qui était encore mon brigadier, nous entendîmes deux coups de feu, sous bois, à une très-petite distance.

« Cette fois il n'y avait pas à fermer les yeux ; nous entrâmes sous bois et nous arrêtâmes ton père, comme il chargeait un chevreuil sur ses épaules.

« Il n'eut le temps ni de fuir, ni de se défendre.

« Le lendemain, il fut conduit à Romorantin.

« Son affaire ne traîna pas. Il fut condamné à six mois de prison.

« Tes frères, pendant qu'il subissait sa peine, vinrent plusieurs fois chez la voisine, au cabaret de Salbris, se répandre en injures contre nous, et Martinet cria bien haut qu'il me ferait mon affaire un jour ou l'autre.

« Par amitié pour toi, le brigadier et moi, nous étions sourds et aveugles.

« Tandis que ton père était en prison, ta mère mourut. La pauvre femme eut un saisissement, comme on dit.

« Le tribunal, tout en envoyant ton père en prison, l'avait condamné à cent francs d'amende et aux frais de la procédure. Un matin, les huissiers vinrent saisir chez vous. Ta mère était seule à la maison ; elle en prit la fièvre et le lendemain soir, elle était morte. Huit jours après, ton père sortit de prison.

« Les huissiers avaient marché ; après la saisie, ils avaient fait afficher la vente. Un matin, ils se présentèrent avec un charriot destiné à enlever vos pauvres meubles.

« Ton père et tes frères se barricadèrent et menacèrent les huissiers de tirer sur eux. Ceux-ci se retirèrent ; mais ils vinrent à Salbris demander main-forte à l'autorité.

« Nous fîmes mis en réquisition, et deux heures après, nous frappions à la porte de ton père.

Il ouvrit une fenêtre du grenier et nous intima l'ordre de nous retirer.

« Tu penses bien que cela ne pouvait se passer ainsi. Le brigadier le somma d'ouvrir. Alors ton père et tes frères parurent se consulter. Nous y mîmes de la patience. Il s'écoula dix minutes. Au bout de ce temps, Matthieu et le petit Jacques sautèrent par une croisée.

« Matthieu nous dit :

« — Le père et Martinet ont de mauvaises idées. Arrangez-vous avec eux.

« Et ils s'en allèrent.

« Alors le brigadier fit les trois sommations d'usage.

« La porte resta close. Il fallut l'enfoncer, et ce fut notre camarade, ce pauvre Auger, qui s'en chargea. Il prit une solive qui était au bord de l'étang et se mit à ébranler la porte.

« Mais au troisième coup, un éclair se fit, une balle siffla. Auger tomba mort.

« Nous entendîmes, à l'intérieur, ton père, qui criait :

« — Tu es un maladroît, Martinet, c'est l'huissier qu'il fallait tuer d'abord, et puis Michel Legrain, et puis le brigadier.

« Tu comprends bien, poursuivit le gendarme, qu'il fallait que force restât à la loi. Nous fîmes usages de nos carabines, le brigadier fut blessé au bras ; moi j'eus une balle dans la cuisse ; mais nous pénétrâmes dans la maison.

« Sans l'huissier, nous eussions pris ton père vivant. Mais l'huissier était courageux, de plus il était chasseur ; comme ton père tirait sur lui son dernier coup de fusil, il baissa la tête, saisit la carabine de notre pauvre camarade et fit feu. Ton père tomba mort.

« Quant à Martinet, il avait deux balles dans la poitrine mais il n'était pas mort.

« Nous l'emmenâmes prisonnier ».

— Ah ! je devine, murmura Nicolas qui était pâle comme un mort, le malheureux est au bagne ?

— Oui, fit le brigadier d'un signe de tête.

Une larme silencieuse roula sur la joue de Nicolas :

— Eh bien ! moi dit-il, je vous jure que je serai un honnête homme et que je serai un bon soldat.

(A CONTINUER.)

Commencé le 11 mars 1880. — (N^o. 11.)